

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**BERTHELOT & Cie** | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**  
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR**  
**LE VIN DE QUININE DE CAMPBELL**  
 ET TOUTES LES FIEVRES MARIAGES

**FEUILLETON DE CANAD**

**LE SIRE DE LUSTUPIN**

Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

Et cependant, entre les onze causeurs et la foule, il y avait un espace vide de quatre à cinq pas.

Un vide servant de limites sans barrière indiquée.

Autant peu les onze causeurs semblaient se préoccuper de la foule des assistants, autant les hommes et les femmes paraissaient leur accorder une attention grande.

On ne passait pas près d'eux sans leur lancer un regard curieux et sans échanger à voix basse, avec son voisin ou avec sa voisine, quelques rapides paroles.

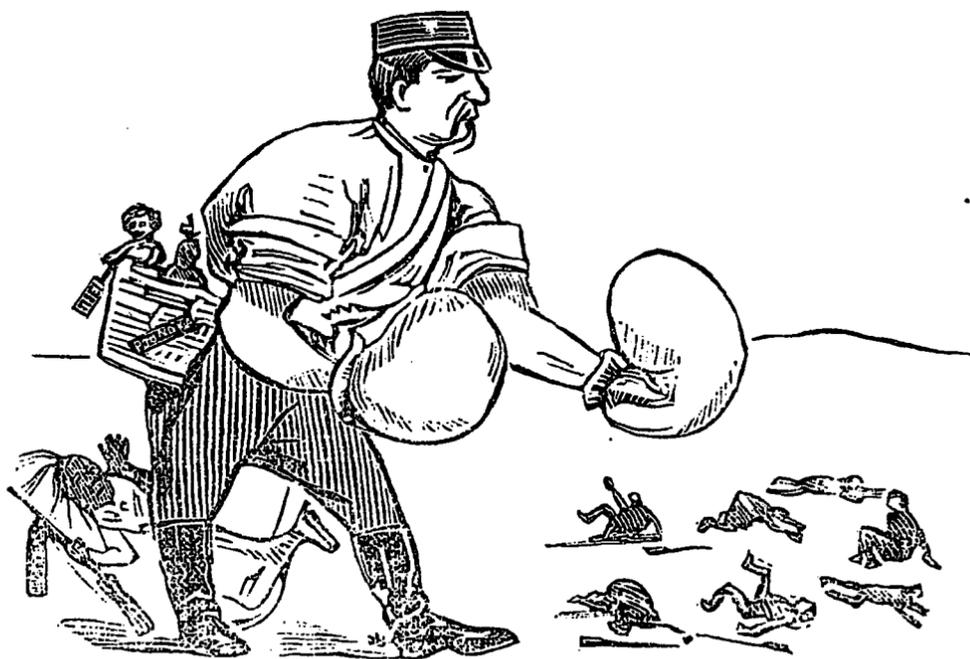
Il y avait séance dans la salle du grand Conseil.

Le roi était gravement malade, ce conseil était présidé par la reine Marie assistée du Dauphin François, de la princesse Orlande et de la princesse Louise.

— La reine, — le Dauphin, — la Dauphine, non plus que la princesse Louise, n'avait fait leur entrée dans la salle du Trône, de sorte que les seigneurs et les dames, attendant l'heure de la réception, n'avaient d'autre préoccupation que celle d'occuper leur moment de loisir.

— Ah ! — disait-on en passant près des gentilshommes, — voici les Douze !

Et ce simple terme numérique : les Douze, devait avoir une signification autre que celle du chiffre qu'il qualifiait, car, en le prononçant, on lançait sur les causeurs un regard furtif, empreint d'un triple sentiment de crainte, d'admiration et de respect.



**LA FIN DE L'INSURRECTION**

Middleton (aux Métis). — Voulez-vous recommencer à présent ?  
 Big Bear. — Au revoir, mon gros. Je vous invite à faire un autre pique par chez nous.

En apercevant Cocqueville qui entrait, celui des onze causeurs qui était appuyé contre le fenêtré lui adressa un geste amical, l'invitant de la main à venir.

Cocqueville traversa la salle, saluant l'un, souriant à l'autre, se dirigeant vers le groupe qui, volontairement ou non, était exilé toujours au milieu de la foule.

— Eh, baron ! — dit un des gentilshommes, celui qui avait appelé Cocqueville de la main. — Eh, baron ! ne cherches-tu pas madame la comtesse de Martigue ?

Tous se mirent à rire.

— Pourquoi de lui demander, Dandelot ? — dit un autre. — Evidemment il doit chercher madame de Martigue...

— Qu'il a accompagné dans sa litière de chez elle au Louvre, mon cher de Cocqueville. C'est Chateaucneuf qui l'a vu au départ !

— Oui, et le baron sautillait en marchant comme un faisan doré qui a peur de se rouiller les pattes.

— Et dire qu'au moment où, éten-

dant galamment les bras, Cocqueville allait voir la belle comtesse s'élançer...

— C'est le prince qui l'a regue ! — interrompit Chateaucneuf.

Tous continuèrent à rire. Cocqueville ne disait rien, mais il se pinça les lèvres.

— Tu ne ris pas, baron ! — dit Dandelot. — Toi si gai...

— Si fait... je rirai ! — répondit Cocqueville.

— Et quand cela ?

— Le dernier !

— Pour rire mieux ! Tête et diable ! ce mignon baron a plus d'esprit que l'abbé Rabelais en personne.

— N'en dites pas de mal de Rabelais, Maligny.

— Pourquoi ?

— Les voici !

— Appelle-le, Dandelot ! Sans cela, tu sais bien qu'il ne viendrait pas.

Dandelot fit un geste semblable à celui qu'il avait adressé à Cocqueville, et un jeune homme de dix-neuf à vingt ans qui, lui aussi, venait d'en-

trer dans la salle des Cariatides, s'avança vers le groupe dont, il parait, on ne pouvait approcher que sur un signe reçu.

Ce jeune homme qui se nommait François Rabelais, était sec, maigre et bien pris dans sa taille.

Il avait l'allure souple, la démarche vive et légère, le geste rapide.

Sans être précisément laid de visage, il avait dans l'ensemble de sa physionomie quelque chose de piquant, de mordant, de spirituel qui n'était pas sympathique.

Et cependant l'expression générale était empreinte de bonté.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était le sourire et le regard.

Le sourire était fin, aimable, railleur, caustique; le regard était ardent, spirituel, observateur.

Il y avait un splendide rayonnement d'intelligence sur ce visage à l'expression chaudement animée.

— Bonjour, Rabelais ! — dit Dandelot en lui tendant la main.

— Bonjour, Dandelot; bonjour,

Cocqueville; bonjour, Chateaucneuf ! — répondit Rabelais. — Eh ! eh ! toute la société est réunie de tantôt ! Voici Castelnau, Mazères, Du Mesnil, Brezé, Chiray, Chemays, Sainte-Marie, Ferrière-Maligny ! Par le Dieu vivant ! il ne manque un, cependant ! Où donc est le vicomte de Maillé ?

— Chez lui, sur sa couche ! — dit Chateaucneuf,

— Il est malade ?

— Oui !

— Grand mal ?

— Peut-être.

— Quelle maladie ?

— Celle qu'on attrape le plus facilement l'épée main.

— En vérité ?

— Blessé !

— Ah ! — fit. — Il s'est battu ?

Et avec qui ?

— Avec des suppôts des Lorrains.

— Mort Dieu ! — dit Rabelais. — Cessons cette plaisanterie ! J'aime le duc de Lorraine.

Le marquis Chateaucneuf lui prit la main et la serra amicalement.

— Pas de fâcherie entre nous ! — dit-il. — Tu sais que nous avons juré que, pour choses graves exceptées, nous ne mettrions jamais flamberge au vent les uns contre les autres.

— Mais, tu dis...

— Ce qui est ! De Maillé a été assailli sur la place de Grève, l'autre soir, et sans un gentilhomme qui est venu à son secours, il était écrasé ainsi que Cocqueville. N'est ce pas, baron ?

— C'est pardieu vrai ! — dit Cocqueville en se trouvant la moustache.

— J'en ai tué une dizaine, mais cela n'a pas suffi.

— Eh bien ! il faudra continuer.

— C'est ce que je ferai.

XXVIII

RABELAIS

— Ce pauvre Maillé ! — dit Rabelais.

— Cela ne doit pas t'étonner, — continua Dandelot qui venait de prendre la parole. — N'y a-t-il pas à tous les coins de rues et sur tout les murs une image de Vierge ou de saint, que les bourgeois ou ceux du peuple, en passant, doivent saluer en payant passage.

— Et qui donc est venu à votre aide ? — demanda Rabelais.

— Un gentilhomme avec ses hommes de suite, — répondit Cocqueville.

— Et quel est son nom ?

— Lustupin.

— Lustupin, — répéta Rabelais en souriant, — mais c'est un nom de capitaine de voleurs, cela ! Enfin, il a sauvé de Maillé, cela suffit pour que nous soyons ses obligés.

Puis chargant de ton :  
 — A propos, messieurs, — demanda Rabelais, — vous savez la nouvelle ?  
 — Quelle nouvelle ? — demanda-t-on.  
 — Qu'il y a aujourd'hui trois présentées à la cour.  
 — Ah ! il y a des présentées ?  
 — Oui, mon cher Cocqueville, et toi qui aimes les jolies femmes...  
 — Il me semble que tu ne les déteste pas, mon cher abbé,  
 — Moi, j'aime les grandes et honnêtes femmes qui sont fort galantes !  
 — Pardieu ! tu n'es pas difficile. Mais tu parlais à Cocqueville d'une jolie femme.  
 — Oui ! la reine Marie va voir auprès d'elle la plus ravissante, éblouissante, jolie et honnête dame d'honneur que nous puissions lui désirer.  
 — C'est une des présentées d'aujourd'hui ?  
 — Oui.  
 — Qui se nomme ?  
 — Catherine de Lespars.  
 — La fille du conseiller au Parlement ?  
 — Précisément.  
 — Ah ! — dit Chateaufort, — c'est vrai qu'elle est jolie, cette mignonne. L'autrefois j'ai été chez son père. Et vive Dieu ! c'était le jour même où on a failli brûler ce pauvre homme en place de Grève.  
 — Elle était aux fenêtres ? — demanda Dandelot.  
 — Non ! elle avait si grand peur et elle éprouvait une émotion si vive, qu'elle s'était cachée au fond de la maison. Aucun de nous ne put la voir ce jour là.  
 Cocqueville n'avait rien dit, mais depuis que Rabelais avait prononcé le nom de Catherine, il paraissait être agité et inquiet.  
 — Ah ! elle est belle ? — reprit Dandelot.  
 — Adorable ! — dit Rabelais. — Eh ! mordieu ! si vous voulez la voir, mes seigneurs, approchez-vous et regardez de ce côté, la voici.  
 — Celle qui s'avance là-bas ?  
 — Oui.  
 — Marchant à côté de madame de Martigue ?  
 — Précisément.  
 — Corbleu ! Rabelais a raison. Elle est réellement adorable !  
 — Et il me paraît qu'elle est adorée !  
 — Oh ! oh ! Rabelais. Tu en sais long sur son compte.  
 — Oui, j'en ai entendu parler longuement et ce matin même.  
 — Tu la connais donc ?  
 — Non ! mais c'était chez le duc François qu'on en parlait.  
 — Et on disait ?  
 — Qu'elle allait épouser le seigneur de Céranon, l'ami de Duprat et de Ravenelles.  
 — Le conseiller de robe courte ! — dit le marquis de Chateaufort.  
 Tous se regardèrent avec étonnement.  
 — Ah bah ! — fit-on.  
 — Oui, messieurs. Aujourd'hui même il a prêté serment et en ce moment il siège au grand Conseil.  
 — Corbleu ! il y a des gens qui sont nés sous une heureuse étoile.  
 — Vive Dieu ! — dit Tocqueville en regardant Catherine qui passait.  
 — Elle suit strictement les lois de l'habillement. En attendant qu'elle prenne la robe de velours cramoisi des dames de la reine, elle porte consciencieusement la cotte et le manchon de drap ornés de soie.  
 Mères poussa doucement du coude M. de Ferrière-Maligny.  
 — Regarde donc comme Cocqueville ouvre de grands yeux ! — dit-il en riant.  
 — Pardieu ! Il voit passer madame de Martigue ! Il va tomber en pamoison d'amour ! Eh ! baron ! mon bel ami. Que dit ton moulin à vent de cœur !  
 Cocqueville ne répondit pas.  
 — Ventre-Mahou ! — reprit Tocqueville, — ce Céranon est décidément un homme heureusement doué.  
 Un mouvement se fit dans la foule du côté de la salle du Trône.  
 — Ah ! — dit Dandelot. — La séance du Conseil est sans doute terminée.  
 — Oui, — ajouta Rabelais. — Le Dauphin François, la reine et la Dauphine avec madame Louise sont entrés dans la salle du Trône.

A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.  
 Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne: chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.  
 Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
 Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 4 Juillet 1885.

LA MANIE DES INSIGNES

Les lecteurs du *Canard* ne le traiteront pas d'esprit rigoriste, si dans ce siècle qu'on pourrait appeler ultra philosophique, il blâme la manie chez ses compatriotes de porter des insignes et des décorations, particulièrement dans nos processions nationales et les excursions de sociétés athlétiques. A part les sauvages qui raffolent des décorations au point de les porter dans le nez et aux oreilles, il n'y a pas une nation dans l'univers qui aime plus à se pavaner en public avec des insignes que le peuple canadien.

Cela tient croyons-nous à la trop forte infusion de sang sauvage qu'il a dans les veines.

En voyant passer une procession dans une ville de la province de Québec l'étranger est frappé par les larges colliers que portent les dignitaires de toutes les sections. Ces colliers en velours bleu, rose, vert, frangés d'or et d'argent et émaillés d'étoiles, de croix et de feuilles d'érables ne disent rien à l'imagination, à moins qu'elle ne lui parlent de Poundmaker, Big Bear, Little Poplar ou de n'importe quel chef de tribu indienne vêtu de son habillement de gala dans un pow wow, c'est laid et disgracieux, c'est un accouplement monstrueux de couleurs disparates qui blessent la vue d'un homme un tant soit peu sensible au beau artistique.

Que doivent penser les Anglais et les Américains lorsqu'ils voient nos enfants affublés de costumes de batiaste rouge vert et jaune, avec des culottes courtes, galonnées à la ceinture, des coiffures qui n'appartiennent à aucun style, si ce n'est celui du rococo ?

Regardez passer les Montagnards, des jeunes gens âgés de vingt ans, voir même de trente ans et plus, portant des culottes courtes, des bas blancs, et des chapeaux à plumes. Cela peut passer sur la scène d'un théâtre, mais en pleine rue c'est ridicule au superlatif.

Nous admettons que les sociétés en procession peuvent être précédées par une bannière ou un drapeau avec des emblèmes et des inscriptions qui les distinguent, mais que les membres portent des oripeaux aux couleurs hybrides qui harponnent les yeux des spectateurs, à cela le *Canard* s'oppose de toutes ses forces.

Les travestissements de ces personnages à perruques blondes à figure poudrée, aux pourpoints en velours de coton, et aux tricorne en carton, ne recevant jamais notre approbation. Ça n'est pas digne d'un Canadien, ça n'est pas digne d'un homme, c'est "cutiche !"

Les grands colliers à frange dorés devront aussi disparaître et rentrer dans le domaine du rococo d'où ils sont sortis.

Nous ne saurions trop parler de la manie des insignes particulièrement dans nos clubs de sport.

L'hiver dernier nous avons compté sur la poitrine de 20 membres d'un club de raquettes au moins quinze insignes en rubans de couleurs et de nuances variées.

La même personne était :

- Du comité d'honneur.
- Du comité de régie.
- Du comité des hôtels.
- Du comité de surveillance.
- Du comité des jeux.
- Du comité des décorations.
- Du comité de la procession.
- Du comité de réception.
- Du comité des dames.
- Du comité des insignes.
- Du comité du feu d'artifice.
- Du comité du banquet.
- Du comité des impressions.
- Du comité de finance.
- Du comité des adresses.

Avouez que c'est un peu fort et que nous avons un peu raison de crier contre la manie des insignes.

Le *Petit Bleu* est entre les mains du *Canard*. C'est la grande valse à la mode. Celle qui a été chantée cent fois par Théo dans sa tournée d'Amérique. Le gérier du *Canard* s'éprouvait chaque fois qu'il entend ce morceau. Nos remerciements aux éditeurs, MM. Lavigne et Lajoie.

Le chapeau a la mode



Voici deux humbles pots de fers. L'un d'eux tombent sur la tête d'une demoiselle qui passe dans la rue et...



Crac ! la mode nouvelle des chapeaux est trouvée.

Une lettre de Gros Ours

Il y a une couple de semaines les journaux de Québec publiaient un rapport disant que Gros-Ours était canadien français.

Il aurait déserté le toit paternel à Lévis pour s'engager comme voyageur dans le Nord-Ouest. Il avait 19 ans lorsqu'il partit et depuis trente-six ans sa famille n'avait jamais eu de ses nouvelles. Elle avait entendu dire il y a quelques années par des voyageurs revenus des pays d'en haut qu'il avait été fait prisonnier par les sauvages, qu'il avait adopté leurs us et coutumes, leur langage, etc et, bref, qu'il était devenu chef d'une tribu puissante dans les plaines.

Les journaux de Québec ont prétendu que Gros Ours n'était autre que ce Canadien de Lévis dont le nom était Lambert. Les preuves à l'appui de cette assertion ont manqué jusqu'aujourd'hui.

Le *Canard* a reçu ces jours derniers une copie authentique d'une lettre écrite par Gros Ours datée le 18 juin, à la Montagne au Castor (Beaver Hill, ne pas confondre avec le Beaver Hall) et adressée à un de ses cousins, un monsieur Lambert de Montréal. Nous donnons publicité à cette épitre du grand chef des Ours qui jetera une certaine clarté sur le mystère qui plane sur la disparition de Lambert de Lévis.

Voici la lettre :

"Beaver Hill, 18 juin.

Mon cher cousin.

Il y a plusieurs lunes depuis que je suis parti de chez nous. Si je ne t'ai pas écrit avant aujourd'hui, c'est parce qu'il est très difficile de mettre la main à la plume vu qu'il n'y en a pas dans le pays que j'habite depuis trente ans.

COUACS

On jugeait un sourd-muet convaincu d'assassinat.

L'avocat parla deux heures et termina ainsi :

— Un dernier mot, messieurs les jurés. Mon client étant sourd de naissance, il n'a pu entendre le cri de sa conscience !

Un hourois et son fils se promènent au bord d'un champ de seigle un peu brûlé par le soleil.

— Papa, demande l'enfant, qu'est-ce que c'est que ça ?

Le bourgeois regarde avec attention ces tiges grêles, à demi desséchées, et, sans nulle hésitation :

— Mon fils, répond-il gravement, ce que tu vois là est un "champ de paille."

Un marchand de vins a été victime d'un commis voyageur peu scrupuleux, qui lui a esroqué plusieurs pièces de vins.

Il a porté plainte, et l'affaire vient en correctionnelle.

Le Président. — Lorsqu'il est venu vous voir, quelle quantité a prise le prévenu ?

Le Négociant. — La première qualité, monsieur le président, tout ce qu'il y a de plus cher.

Entre boulevardiers :

— Vous habitez toujours Villard d'Avray ?... Où en êtes-vous avec la jolie voisine qui voulait se faire épouser ?...

— Nous sommes mariés, en effet... mais d'une façon toute morganique.

— C'est là ce qu'on appelle : parler avec la main gauche.

Comment un gamit de 15 devint un richard. — En flânant autour de la Nouvelle Orléans, Freddy Scheuermann un gamit de 15 ans de Mobile vit dans une vitrine des billets de la loterie de la Louisiane. Il se dit : Je n'ai pas besoin de cette piastre dans ma poche et il demanda s'il pouvait acheter le billet. Freddy avait été attiré par le billet dans la vitrine et il n'en voulait pas d'autre. Le commerçant obtempéra à son désir et lui vendit le billet No. 5,289. Il attendit le tirage et il gagna \$1,200. Son père a perdu la somme. — *Mobile Register*. Mai 22.

Il n'est question que de duels. Le terrible Marius racontait son dernier :

— Mes témoins commandent la voiture de poste, choisissent les pistolets et, à six heures précises, nous arrivons sur le terrain. Pif ! paf ! deux balles échangées sans résultat... L'honneur est satisfait !... Je m'incline. Voilà t-il pas que, au retour, mes témoins m'avouent que tout a été simulé et que les pistolets étaient chargés à poudre seulement !

— Tu as dû être bien attrapé ?

Marius, avec dignité :

— Ils l'ont été plus que moi : j'ai refusé de payer la voiture.

Guibollard a déserté les bancs du collège après la classe de sixième pour se lancer dans l'épicerie où il a fait une très-grosse fortune.

On citait devant lui la précocité fabuleuse de Victor Hugo qui, à 13 ans, avait terminé ses études.

— Tiens ! fit le célèbre gâteux... comme moi.

Deux mots de la fin cueillis dans l'*Echo de Paris* :

X... a pris une cuisinière qui est chez lui depuis deux jours et dont il n'est pas très satisfait.

— Voyons, lui dit-il hier matin, je veux faire un bon dîner ce soir... Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Le cordon bleu répondit sans hésiter :

— Je conseille à monsieur de dîner au restaurant !

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyaneau suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.



Intérieure d'une famille de Métis à Batoche avant la guerre.

Guillollard finissant de dicter son testament :

— Je désire que mon chien se laisse mourir de faim sur ma tombe. Mon exécuteur testamentaire est chargé d'y veiller.

Un monsieur tout greottant de froid entre dans une citadine sur laquelle est écrit *chauffé*.

A peine y est-il installé qu'il s'aperçoit qu'elle ne contient plus la moindre bouilloire.

— Comment ! dit-il au cocher en arrivant à destination vous osez prétendre que votre voiture est chauffée.

— Parfaitement, répond celui-ci, ce sont les voyageurs qui la chauffent.

Le jeune Goutran de Roepordu est excessivement orgueilleux.

Il reçoit parfois des camoufflets, ce qui ne l'empêche pas de se vanter sans cesse :

— Oui, disait-il l'autre jour à un de ses amis je suis certain que l'origine de ma famille remonte à Pépio...

Et l'autre avec bonté :

— Ce n'est pas une raison pour faire ta poire !

Le comble de la politesse.

A un concert, une dame placée à deux ou trois rangs derrière un de ses amis, dont elle essaie vainement d'attirer l'attention, en toussant, etc, finit par lui asséner sur le bras un coup d'un énorme éventail.

Le monsieur, comprimant un cri de douleur qui va lui échapper :

— Ah ! c'est vous, chère amie... votre éventail n'est pas casé ?

Excuse moi si j't'écris la présente sur de l'écorce de bouleau avec un crayon que j'ai trouvé dans la boîte à ouvrage de madame Delaney.

En partant de chez nous il y a environ trente ans, je m'étais engagé dans un chantier pour faire du bois carré, comme ça ne payait pas beaucoup, je partis pour travailler dans les mines d'argent.

Je n'y restai pas bien longtemps. Un jour nous fumes surpris par une bande de sauvages. Mes compagnons furent tous massacrés et moi je fus fait prisonnier.

Une sauvagesse s'éprit de mes charmes et me sauva la vie à condition que je resterais attaché à la tribu. Je mis de côté mes habillements de voyageur et je pris la mode indienne. On me perça les oreilles, on me mit un anneau dans le nez, on me planta des plumes sur la tête et on tatoua toutes espèces d'images sur mon corps. Le sorcier de la tribu m'apprit à jongler et je finis par devenir un grand chef. On me donna le nom de Big Bear, Gros Ours. On commença d'abord à corrompre mon nom de Lambert en celui de Long Bear. Comme Long Bear ne signifiait rien, on m'a appelé Big Bear. Vous me demanderez pourquoi j'ai abdiqué mon titre de Canadien-français pour devenir sauvage. Le changement n'était pas si grand. J'y étais préparé à moitié d'avance du moment que M. Clétus Robillard a appris aux Canadiens qu'ils avaient tous plus ou moins du sang sauvage.

Si j'avais voulu j'aurais donné beaucoup de fil à retordre au 65<sup>ème</sup> bataillon. Mais comme je savais qu'il était composé de Canadiens-français, je n'ai pas voulu leur livrer bataille. Je me suis retiré dans le nord avec mes meilleurs guerriers.

Quand l'armée canadienne sera repartie, vous entendrez de mes nouvelles.

Je chaufferai les ouïes aux hommes de la police montée et je ferai une tambourine pour mon jongleur avec la peau du colonel Irvine :

Vous êtes peut-être curieux de savoir à quoi je m'occupe lorsque je ne suis pas à la chasse ou en guerre. Je fais de la poésie. J'écris des verres. On m'a dit que j'étais le parent de M. L. Fréchette, son cousin, je crois. Je ne l'ai jamais connu, mais je sens en moi un grand amour pour les rimes.

J'aurais voulu vous envoyer les beaux compliments en vers que j'ai écrit pour Mesdames MacLean et Gouwanlock que j'ai eues dans mon camp pendant deux mois

Je composé pour elles de belles nansons que je vous enverrai un de ces beaux jours.

Mon adresse est difficile à trouver. Ce n'est pas surprenant car on m'assure que j'appartiens à la famille de Lambert qui était perdu à Paris en 1870. Tout le monde criait Ohé Lambert ! As-tu vu Lambert !

Aujourd'hui tous les Canadiens dans le Nord-Ouest se demandent : As-tu vu Big Bear !

Mon chien n'est pas mort. J'espère vivre assez vieux pour venir vous voir dans le Bas-Canada.

Je suis votre cousin,

BIG BEAR  
(Gros Ours.)

COUACS.

REQUÊTE AU CONSEIL DE VILLE.

A la prochaine réunion du conseil de ville le rédacteur du *Canard* présentera une requête demandant au comité des marchés d'éloigner à la distance de 600 verges du marché Bonsecours la boutique de barbier de M. Jos Bisailon. Le réquérant prétend que cette boutique est un étal de boucherie et comme tel elle doit être placée à la distance réglementaire des marchés publics.

Samedi, le 27, le *Canard* a failli être dépecé par un des figaros de l'établissement.

Un voyageur à un cocher :

— Conduisez-moi à Neuilly, mais vous m'arrêtez au bois de Boulogne au préalable.

— Bourgeois, dans le bois de Boulogne, je ne connais que le pré... Catalan !

— Au théâtre de Carcassonne : On joue *Robert le Diable*.

Le ténor a abusé des fausses notes, et le parterre le poursuit de sifflements furieux. Lui rentre dans la coulisse, et d'un air navré :

— Ce pauvre Meyerbeer !

On causait de l'intelligence des chiens devant X... le bohème.

— Ne m'en parlez pas, dit-il, j'ai eu un caniche qui était admirable sous ce rapport. Il mordait tous mes créanciers.

Un médecin sort de la maison mortuaire où sa présence est désormais inutile.

— Comment ! dit-il, ce pauvre Z... est mort... malgré l'excellent remède que je lui donnai hier ! Je n'en reviens pas !

— Lui non plus, fait quelq'un.

On lit dans un roman qui débute par une description de mansarde :

— Un chat, le tigre du pauvre...

Personne ne connaît de revenus à Y... le boulevardier.

Et cependant, il flâne agréablement, dîne tous les jours en ville, s'habille décentement, va même l'été aux eaux.

On sondait le mystère de cette existence problématique.

— Parbleu ! c'est bien simple, dit un des causeurs : il me doit deux mille francs qu'il ne me rendra jamais.

— A moi mille.

— A moi aussi.

— Alors, tout s'explique : il vit de nos rentes.

On annonce à Champoireau qu'un de ses amis, X... va se marier.

— Ah ! Et qui épouse-t-il ?

— Mlle C...

— Ce sont deux huttres !

— Vous êtes sévère.

— Et la preuve, que ce sont deux huttres, s'est qu'on vient de publier leurs "bars."

